Document généré le 24 avr. 2024 00:03

Séquences
La revue de cinéma

Nous, les vivants
Parcelles de vie teintées d'ennui
Du levande — Suède 2007, 95 minutes

Élène Dallaire

Numéro 254, mai–juin 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/58940ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dallaire, É. (2008). Compte rendu de [Nous, les vivants : parcelles de vie teintées d'ennui / *Du levande* — Suède 2007, 95 minutes]. *Séquences*, (254), 40–40.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NOUS, LES VIVANTS
Parcelles de vie teintées d'ennui

Dans ce diaporama où seuls les personnages se meuvent au cœur de plans fixes, Roy Andersson présente sa vision kaléidoscopique de l'humanité. Un film au montage quasi aléatoire qui donne bien peu de prises pour s'émouvoir, s'étonner ou s'attacher aux personnages.

ÉLÈNE DALLAIRE

Le réalisateur d'**Une histoire d'amour suédoise** (1970), **Giliap** (1975) et **Chansons du deuxième étage** (2000), peut nous faire penser *a priori* à Woody Allen, Federico Fellini ou Emir Kusturica mais, après la première demi-heure, son nouveau film reste assez froid. On plane à des années-lumière de l'humour touffu des Monty Python tant les scènes filmées tout en retenue laissent peu d'humanité transpercer l'écran. Pourtant, la lenteur de l'œuvre nous garde attentifs. On espère que le délire emportera enfin les personnages dans un tourbillon lyrique. Comme dans le meilleur film québécois de 2007, **Continental un film sans fusil**, **Nous, les vivants** garde le cap qu'il s'est fixé. La forme est donc terriblement cohérente avec le fond. On aime ou l'on n'aime pas ce genre de cinéma. Andersson, qui tourne peu de longs métrages, travaille surtout en télévision et en publicité. C'est de cette façon qu'il finance sa compagnie de production Studio 24. On peut dire de cet électron libre qu'il réalise un cinéma excessivement personnel. Il exprime sa vision de l'humain en sortant des conventions commerciales et en gardant une distance face à ses personnages. Il n'utilise jamais de gros plan, préférant regarder ces êtres évoluer en plan fixe et large. Dans des décors aux textures glauques, on a effectué une direction artistique pleine de patines où les murs nus et l'économie d'accessoires décoratifs ajoutent à ce sentiment de paysages internes désolés. Tourné sur trois ans, majoritairement en studio, le nouveau film d'Andersson nous rappelle que nous vivons peut-être en société, mais que nous sommes bien seuls avec les autres.

Une farce sur notre condition humaine

Dans Nous, les vivants**, on retrouve la glaciale grisaille de l'automne suédois où errent ces âmes en peine. Le film offre toutefois peu de compassion ou de réconfort à ces personnages écrasés par le destin.**

Le mixage de ces petites vignettes fait place à plusieurs liens sonores qui tentent de marier les scènes. On fait une large part à la musique avec des personnages musiciens et quelques prestations chantées qui, malheureusement, arrivent souvent de nulle part. Le compositeur Benny Andersson (aucun lien de parenté avec le réalisateur) a pondu une trame sonore aussi hétéroclite que le film, où règne fanfare dixie, guitare électrique et autres. Ce claviériste du défunt groupe ABBA a aussi réalisé la bande musicale de **Chansons du deuxième étage**. Ce long métrage, qui fut primé au Festival de Cannes en 2000, nous permettait de mieux suivre l'action. Le personnage du vendeur de meubles était notre guide. On sentait dans le choix des cadrages plus de perspective et une variation laissant un point de fuite aux personnages. Un peu comme en dessin animé, où les décors et les poses sont limités, dans **Chansons du deuxième étage** on revenait plus souvent suivre l'évolution d'une scène dans un cadrage nouveau, ce qui nous permettait de mieux comprendre la progression de la critique sociale du réalisateur. Andersson, comme l'auteur de romans policiers Henning Mankell, propose une image différente de sa société, loin des clichés de la belle blonde à qui tout réussit parce qu'elle vit dans un pays riche aux conditions sociales exemplaires. Dans **Nous, les vivants**, on retrouve la glaciale grisaille de l'automne suédois où errent ces âmes en peine. Le film offre toutefois peu de compassion ou de réconfort à ces personnages écrasés par le destin.

Alors que le personnage de Mia, présenté en exergue, offrait un portrait intéressant de femme en détresse; on perd rapidement prise là aussi et c'est le joueur de tuba qui sera finalement notre presque narrateur. Enfin, c'est le personnage le plus visible. La scène du rêve de mariage d'Anna, l'adolescente groupie, et de son beau guitariste s'approche plus du cinéma onirique. Filmé comme si l'appartement était un train, on sent qu'enfin nous sommes en action. Cette entourloupette arrive malheureusement bien tard.

Malgré les intentions humoristiques du réalisateur, qui voit dans ce film une farce sur notre condition humaine, outre le fait que les acteurs jouent très bien, que la direction artistique est intéressante, on sort un peu déçu de ce voyage. Certaines des scènes feront sourire mais, règle générale, la vie selon Andersson reste très triste. Un cinéma personnel versant dans l'interprétation du songe ? Avons-nous rêvé toute cette vie ? Venons-nous de dormir pendant 95 minutes ?

■ **DU LEVANDE** — Suède 2007, 95 minutes — **Réal.** : Roy Andersson — **Scén.** : Roy Andersson — **Image** : Gustav Danielsson — **Mont.** : Anna Marta Waern — **Mus.** : Benny Andersson — **Int.** : Jessica Lundberg (Anna), Elisabeth Helander (Mia), Björn Englund (le joueur de tuba), Eric Bäckman (Micke Larsson), Ollie Olson (le consultant) — **Prod.** : Roy Andersson, Pernilla Sandstrom, Philippe Bober — **Dist.** : FunFilm.